L'ombre du patois.

Enfant, à 7 ou 8 ans, j'aimais à me tenir pendant la fenaison devant les chevaux pour les retenir et permettre à l'homme juché sur le char de ne pas tomber sous l'avalanche des fourchées. Nous habitions à Dompierre Vaud, petit village broyard, d'où nous gagnions la petite ville de Romont pour expédier les affaires courantes.

Un jeune Fribourgeois était venu s'aider aux foins. Il parlait avec le maître de la ferme lou patê de Romont, lou couétsou, alors que Georges Besson lui donnait la réplique : il avait parlé avec son père-grand le patois broyard. A cette époque-là, en 1950, venait de sortir d'imprimerie « Por la veillâ » de Jules Cordet. Les dames de la société de couture le lisaient à suivre, et faisaient de monstres recaffées. Aucune d'entre elles ne le parlait activement, mais elles en sentaient l'humour et l'émotion. Le professeur Paul Aebischer, spécialiste de français médiéval, avait dit dans la préface : « Ce livre est en quelque sorte le monument funéraire du patois vaudois. »

J'allais au collège Saint-Charles à Romont. Monsieur Louis Page, notre professeur de français, émaillait son discours de phrases en patois : achitâ-tè, lèva-té, depatse-tè on bocon.

Plus tard, à Yvorne, on disait que les grands-parents Perret devisaient entre eux en patois. Au cours d'une course d'école aux Ormonts, je fus frappé d'entendre les vieux du col du Pillon parler patois.

Je me souviens d'un cours de répétition, en 1973, dans le val d' Hérens. Nous sautons de nos camions dans la cour d'école des Haudères. Avec mes camarades nous sommes étonnés que les écoliers parlent une sorte d'italien !

Les tringlots ajoulots nous rejoignent. Nous trinquons avec eux. Ils remercient : ça bon, soli !

En 1975, je participe à un cours d'introduction au patois donné par le professeur Maurice Bossard.

Dans le livre et le film Fahrenheit 451 (Ray Bradbury) on voit des gens sur une île : des jeunes reçoivent des vieux les grands textes de l'humanité. Le gouvernement avait décidé de brûler les livres éveilleurs d'émotions, de doutes, d'inquiétude, d'espérance**. Ainsi m'apparaît notre travail et surtout en pays de Vaud : archiver, conserver, éditer et transmettre les ipsissima verba (les paroles mêmes) du patois.**

A Strasbourg et Bruxelles, on cause et on écrit en anglais. Ensuite, les décisions parviennent aux pays membres de l' UE, mais sans l'émotion.

Comme l'écrivait C.-F. Ramuz qui écrivait le français dans un style qui correspondait aux gens de la terre mais sans utiliser le vocabulaire ni les tournures du patois : «L'ombre du patois nous suit et nous porte ! »

Je me réjouis comme nouveau président de l'AVAP et de la FRIP de la prochaine fête qui aura lieu à fin septembre 2017 et de vivre avec vous à la lumière de cette ombre.

Bernard Louis Martin